

Wiener-Dog Pauvres humains

Jean-Marie Lanlo

Number 304, October 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanlo, J.-M. (2016). Review of [Wiener-Dog : pauvres humains]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 35–35.

Wiener-Dog

Pauvres humains

Avec **Wiener-Dog**, le cinéaste américain Todd Solondz fait du chien-titre un argument narratif reliant entre elles quatre histoires mettant en scène des personnages provenant de différents milieux, observés à plusieurs étapes de leur vie. Il se donne ainsi la possibilité, par le biais de ce film composé de quatre segments d'inégales valeurs, de continuer à explorer les comportements de ses semblables avec un humour sombre et sans concessions... cependant parfois teinté d'une inhabituelle tendresse.

JEAN-MARIE LANLO

Avec **Wiener-Dog**, Todd Solondz prend une nouvelle fois comme sujet l'humain et ses névroses. Il commence avec un jeune garçon pour aller progressivement vers le troisième âge, même si la première partie montre bien que l'enfant n'est que le produit de la névrose des parents. D'ailleurs, malgré le milieu dans lequel il évolue, on peut imaginer qu'il n'est pas particulièrement bien parti dans la vie.



Un avenir radieux devient possible

Pour être honnête, le film ne débute pas non plus de la meilleure des manières. Ce premier segment est le plus directement comique, sans être jamais drôle, notamment en raison d'une Julie Delpy décidément de plus en plus insupportable depuis qu'elle se croit douée pour la comédie. Son personnage trop typé est volontairement exaspérant, mais l'actrice en rajoute tellement que cette première partie se laisse très vite oublier.

La deuxième est plus intéressante, peut-être entre autres parce que nous y retrouvons quelques années plus tard les personnages de **Welcome to the Dollhouse**. Greta Gerwig remplace Heather Matarazzo et en profite pour changer son registre personnel de manière très maîtrisée et jamais caricaturale. Amusante par moments, cette partie est surtout étonnamment touchante, malgré un humour omniprésent (le parfait dosage humour/sensibilité est notamment atteint lors d'un échange entre un homme et son frère trisomique)... pour finir avec un geste qui semble venir d'un autre univers que de celui de Todd Solondz (une main vient en rejoindre délicatement une autre et un avenir radieux devient possible).

Mais cela ne durera pas. Un intermède canin annonce la suite des événements en représentant une forte rupture avec la scène précédente. La tendresse et la beauté ne sont que de courte durée dans ce bas monde, et Todd Solondz nous le montre avec ces quelques minutes volontairement kitsch.

L'histoire suivante est celle d'un professeur de scénarisation, perdu entre un succès passé, des étudiants incultes, un enseignement qui se limite à l'application de recettes et une envie de refaire un nouveau film. Le personnage pourrait être grotesque, mais Danny DeVito parvient à le rendre attachant dans sa manière de représenter une vie loupée. Après une première partie qui joue maladroitement la surenchère et une seconde touchante, Todd Solondz nous entraîne ici dans un univers plus sombre. Il prend cependant plaisir à la clore sur une touche plus absurde, qui permet au professeur en scénarisation de laisser libre cours à son imagination pour se venger de son entourage... qui ne vaut probablement pas beaucoup plus que lui!

Logiquement, Todd Solondz conclut son exploration de l'humain en s'intéressant au troisième âge et en y portant un regard particulièrement désabusé. Une femme paumée vient rendre visite à sa grand-mère âgée... comme toutes les fois où elle a besoin d'argent. Cela permet à Solondz de boucler la boucle en retrouvant un des thèmes de la première histoire: le rapport parents-enfants et la manière dont les actions des premiers peuvent avoir des incidences sur les seconds. Zoe, la fille, à la fois profiteuse et manipulée par un artiste conceptuel (aussi ridicule que les étudiants en cinéma de la troisième partie étaient idiots), semble profiter de sa mère. Cependant, au moyen d'une belle scène onirique, Solondz vient nous rappeler que la mère, Nana, n'a pas toujours été parfaite. Elle est probablement autant responsable de son malheur que, par ricochet, de celui de sa fille!

Ce portrait de l'humanité, qui a toutefois le mérite de ne pas être un jeu de massacre grâce à la petite touche d'espoir évoquée plus haut, n'est pas particulièrement reluisant. La plupart des humains rencontrés sont pitoyables... à moins qu'ils ne soient méprisables comme l'artiste de la dernière partie. Ce dernier donne d'ailleurs à Todd Solondz la possibilité de finir son film sur un épilogue mettant en scène la dépouille de ce pauvre teckel, qui a connu une fin tragique avant de devenir une « œuvre d'art ». Même depuis le paradis des animaux, réduit à l'état d'automate de pacotille, il se tourne vers nous et semble vouloir nous dire: « Qui est finalement le plus sensé? Moi ou ces pauvres humains? »

★★★

■ **Origine:** États-Unis – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 30 – **Réal.:** Todd Solondz – **Scén.:** Todd Solondz – **Images:** Edward Lachman – **Mont.:** Kevin Messman – **Mus.:** James Lavino – **Dir. Art.:** Akin McKenzie – **Cost.:** Amela Baksic – **Int.:** Julie Delpy (Dina), Keaton Nigel Cooke (Remi), Greta Gerwig (Dawn Wiener), Kieran Culkin (Brandon), Danny DeVito (Dave Schmerz), Ellen Burstyn (Nana), Zosia Mamet (Zoe) – **Prod.:** Megan Ellison, Christine Vachon – **Dist.:** Métropole